



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

2 novembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

2 novembre 1907.

Les Chambres sont rentrées.

Cela veut dire d'abord qu'à partir de maintenant, plusieurs fois la semaine, on va voir, à droite de la grille du Palais, se dérouler sur le quai d'Orsay, une file de pauvres gens aussi résignés que le public des petites places qui fait la queue à la porte des théâtres, trois heures avant l'ouverture des guichets, et pareils aussi à ces infortunés qui attendent, tassés le long d'une palissade, le moment d'être reçus à l'Hospitalité de nuit, ou en face d'une boucherie dont l'important garçon aux mains lilas, aux oreilles craquelées d'engelures, traverse la rue pour leur apporter à chacun quelque déchet de viande. Sous la pluie, la neige et le vent, sans que rien les décourage, ces héros obstinés, parmi lesquels se trouvent des bourgeois, des cultivateurs, des

abbés, des femmes, des enfants, vont donc se presser là, désirant quoi?... Entrer et assister à la séance. Et quelques-uns auront entrepris le voyage, seront venus de très loin uniquement pour se procurer cette grande joie. Aussitôt rendus à l'établissement adorable ils ont, pleins de confiance, fait passer leur nom à un député, qui n'est pas là, ou à qui, s'il y est, on ne le remettra que trois quarts d'heure plus tard, au hasard de la rencontre, et ils guettent, infatigables, la minute où l'huissier à gilet rouge leur fera signe en les appelant avec sévérité comme des accusés qu'il aurait à introduire dans le cabinet du juge.

Ils ont franchi le seuil ! Ils galopent sur la pierre des corridors, montent les escaliers avec des ailes aux talons. Tout en haut, aux derniers étages, on les pousse dans une loge déjà bondée dont on referme sur eux la petite porte. Ils se penchent avec avidité... Que voient-ils ? Rien. Qu'entendent-ils ? Un effrayant vacarme. C'est tout de suite une déception lamentable et profonde qui ne fera que s'aggraver.

A la tribune, un monsieur s'apprête à parler. Dès qu'il ouvre la bouche, tous ceux qui veulent qu'il parle l'en empêchent en lui criant de toutes leurs forces : « Parlez ! Parlez ! Le pays vous écoute ! » Et d'autres qui ne veulent pas qu'il parle, injurient ceux qui souhaiteraient qu'il parlât. Au-dessus d'eux un autre, debout, en habit noir et cravaté de blanc, qui croit présider parce

qu'il domine, frappe négligemment à intervalles réguliers le bord de son bureau avec un couteau à papier pour faire cesser le bruit, ou bien sonne éperdument une grosse cloche de navire pour l'augmenter.

C'est une étrange chose et qui confond, qui assomme, que les questions les plus graves, les plus considérables intérêts, tout ce qui touche au fonctionnement, à la vie, à la sécurité et à la grandeur d'un pays, à ses finances, à son administration, à son rang et degré de puissance dans le monde, que tout cela ne puisse, inévitablement, être exposé, traité et résolu qu'au milieu de la plus folle et furibonde agitation ! Il semble que ce soit une loi fatale, que, par une impérieuse nécessité d'antithèse, l'ordre doive naître avec plus d'entrain du désordre, l'harmonie de la cacophonie, que la lumière jaillisse mieux des ténèbres et que la raison n'attende que les appels réitérés de la démence pour accourir. Qui n'en serait convaincu après être allé, ne fût-ce qu'une fois, à la Bourse ou à la Chambre, et en être ressorti les yeux épouvantés du spectacle de la violence, de l'envie, de la convoitise et de la haine, les oreilles remplies de gros mots et de rugissements. Mais on est bien alors forcé de convenir que la lumière finale est faible et pas assez éblouissante en proportion de l'épaisse obscurité d'où elle vient et qu'au lieu de bénéficier du désordre soigné qui fut son berceau, l'ordre obtenu est encore bien flottant et incertain. Nul,

plus éloquemment que M. Melchior de Vogüé, dans les magnifiques et généreuses pages des *Morts qui parlent*, n'a rendu la poignante tristesse de ces impressions.

*
* *

L'autre jour, j'ai éprouvé la plus désagréable des surprises. J'étais allé me commander un chapeau neuf. En sortant, je dis, par habitude : « Toujours le même prix, n'est-ce pas ? » Alors mon chapelier : « Eh non ! j'allais justement prévenir monsieur qu'à partir d'aujourd'hui, mes haut-de-forme en soie de vingt-cinq francs étaient portés à cent francs.

— Pas pour moi ! m'écriai-je. Cent francs le tube ! Vous moquez-vous ?

— Nullement, monsieur.

— Et pourquoi ce prix ridicule ?

Mon digne fournisseur montra un visage navré :

— Nous y sommes forcés, monsieur, sous peine de déchoir. Vous n'ignorez pas que les grandes modistes ont haussé leurs prix ?

— Je l'ai entendu dire, en effet. Mais il n'y a aucune assimilation...

— Sans doute, monsieur. Excusez-moi si je vous interromps ? Je sais très bien, comme vous, qu'entre un chapeau d'homme et un de femme il y a d'énormes différences, qu'il est impossible de les comparer et de les vendre aux mêmes

conditions. C'est égal, toutes mesures gardées, il devient indispensable pour notre honneur corporatif que nous augmentions aussi nos prix. De quoi aurions-nous l'air ? Et à présent qu'un chapeau de femme est coté quinze cents francs !...

— Quinze cents...

— ... francs... oui, monsieur.

— Le budget d'une année pour une famille pauvre ! Mais c'est une honte, un scandale ! Il me semble que, si j'étais femme, eussé-je les moyens de consacrer une pareille somme à un chapeau, je m'y refuserais avec indignation, et que la seule idée de balancer en souriant sur ma tête le pain de tant de malheureux me rendrait malade ?

Le commerçant repartit avec une mélancolique incrédulité :

— Mais vous n'êtes pas femme, monsieur. Vous n'êtes qu'un homme. La tête des femmes a des raisons que la raison ne comprend pas. Je ne nie point avec vous que ce chiffre de quinze cents francs ne soit excessif et que des plumes si coûteuses ne frisent l'immoralité. Mais n'accusez pas les modistes. Ce sont les clientes les coupables, car elles seules font les prix. La vanité se déchaîne. C'est à qui payera le plus cher, à qui pourra dire : « Il n'y a qu'un chapeau à Paris qui vaille actuellement cette petite fortune, et c'est moi qui l'ai ! » Soyez sûr qu'avant huit jours ce rare objet de quinze cents francs sera détrôné par un de deux mille. Tout

ici-bas, et maintenant plus que jamais, n'est que surenchère. Pour cette fois, comme vous êtes un vieux client, vous payerez encore le haut-de-forme que vous me commandez aujourd'hui vingt-cinq francs. Mais le prochain ce sera cent francs. Pas moins.

— Vraiment? Même sans roses ni plumes?

— Oui. A moins que monsieur n'en désire?

— Eh bien, monsieur, je vous sais gré de m'aviser à l'avance. Une tête avertie en vaut deux.

— Ce sera donc deux cents francs, dit le chapelier avec politesse. Je remercie bien monsieur.

*
**

Voici la Toussaint, et le temps où les morts vont recevoir leurs fleurs, des fleurs qu'ils ne voient plus, qu'ils ne respirent plus, qui sont là, comme vaines, posées pour quelques heures sur leurs tombes et seront fanées demain sans que jamais nous sachions s'ils en ont joui, s'ils nous ont vus les apporter, les placer de notre mieux en retenant nos larmes ou en les laissant couler, ou en souffrant davantage qu'elles ne viennent pas et restent au fond de nos cœurs, récalcitrantes et deux fois plus amères. Ces fleurs, qui ne s'adressent plus à des vivants, ont cessé d'être des fleurs gaies, chargées de souhaits terrestres et d'espérances comme celles des beaux jours de sécurité, d'illusions, de jeunesse; elles

se rendent compte, elles connaissent la pensée qui les a choisies, la main gantée de noir qui les a rassemblées. Elles sont devenues religieuses, moitié aux hommes et moitié à Dieu, n'ayant plus rien des fleurs des bouquets printaniers, ni des fleurs de table et de cheminée, ni des fleurs de corsages... Non, fleurs d'autel, prières en effigies, en pétales et en parfums, fleurs de douleur qui semblent mourir plus rapidement encore sur ces pierres glacées.

Ces pâles jours de violettes et de chrysanthèmes, les nécropoles seront donc envahies des foules et le monde fera du bruit autour de ceux qui n'en feront jamais plus. Volontiers l'on s'attendrit avec orgueil de cette persistante et tumultueuse fidélité funéraire. Sommes-nous assurés pourtant que toute cette agitation même pieuse, et ces innombrables hommages rendus à jour fixe, soient plus particulièrement agréables et doux à nos chers dormeurs éternels? Je suis de ceux qui pensent que l'on est plus près d'eux et plus à eux aux heures où le cimetière est vide et paraît abandonné, où personne ne vous regarde, où l'on peut se pencher, murmurer un nom, parler à mi-voix, au chant subit d'un oiseau qui vous fait tressaillir comme le passage d'une âme à travers les branches. Au rebours des vivants, c'est dans le silence que les morts se réveillent.